RÊVERIES.

XLVI

UN VAGABOND.

Nous étions à notre bureau, la plume en l'air, et nous cherchions vainement l'inspiration,—n'ayant pas la doute, profonde et élégante facilité de notre vénérable collaborateur, M. Gentil—lorsque l'ami Gaffré fit son entrée, un cigare aux lèvres, avec l'aimable intention de flâner avec nous une heure ou deux.

Nous lui fîmes part de notre embarras.

—Qu'à cela ne tienne, nous dit il; mettons-nous à deux. Voyons..... je puis vous conter une aventure qui ne date que de quelques années, et d'où vous pourrez, peut-être, tirer quelques lignes. Elle a, dans tous les cas, le mérite d'être vraie.

C'était en juillet. Je sentis le besoin de me livrer, pour deux ou trois jours, à mon passe-temps favori,—la pêche. Dans ce but, je pris le train de la Mobile, d'où je descendis au Chef-Menteur, en compagnie d'un de mes voisins.

Un canot nous attendait. Nous allions nous y installer, lorsque sur la voie ferrée l'aperçus un quidam qui, d'un pas traînant et fatigué, s'en venait du côté de la Nouvelle-Orléans.

Ce personnage délabré attira mon attention. Je passai en revue ses haillons cordiles. Il présentait un spectacle très intéressant. Sur sa tête on voyait un chapeau de paille qui avait dû certainement avoir une couleur et une forme, mais qui les avait perdues. De la calotte, il ne restait environ que la moitié; le dessus absent laissait passer les cheveux. Des bords, on distinguait quelques débris qui pendaient tristement sur le collet du paletot et semblaient pleurer la mutilation dont ils avaient été l'objet. C'était navrant.

Sa figure mélancolique et pâlée se dérobait à demi sous une longue chevelure en broussaille et une barbe hirsute qui avait depuis longtemps oublié le contact du rasoir. Sa chemise sans col, et chiffonnée à plaisir, avait reçu sur des ondées de sueur plusieurs couches de poussière, et se faisait remarquer, à la fois, par son trop long service et par sa saleté.

Son paletot avait, à coup sûr, été à la bataille; il y avait laissé une partie des pans, mais, en revanche, y avait gagné, dans le dos, deux longues déchirures, et trois sur les manches.

Son pantalon avait certainement assisté au combat. Comme son partenaire, il paraissait s'être roulé dans la boue et portait aux genoux de larges crevasses, sans préjudice d'une entaille majuscule sur le fonds, qui produisait un vide regrettable.

Enfin, ajoutons que les souliers, déshabillés depuis beaux jours du cirage, riaient aux éclats et, dans ce mouvement d'hilarité, laissaient voir, aux extrémités des empeignes, les doigts des pieds vierges de chaussettes, mais enduits de poussière comme compensation.

Le vagabond ainsi accoutré portait sur l'épaule, au bout d'un gourdin, un paquet, pas très gros, qui recélait peut-être ses habits de fête, à moins que ce ne fût autre chose.

C'était, dans le langage américain, un véritable *tramp*.

* * *

Observant que je l'examinais, ce piéton s'avança vers moi en boitant un peu, et me dit, en relevant d'une main crasseuse les lambeaux de son chapeau :

—Seriez vous par hasard un Français?

—Ce n'est pas par hasard, lui répondis je; c'est tout simplement parce que je suis né en France, ainsi que mes parents. Je le suis donc complètement.

—Eh bien! moi aussi, reprit-il; si vous saviez combien je suis heureux de rencontrer un compatriote!....

—Et vous supposez, naturellement, que ce compatriote l'est aussi?

—Quand on souffre, dit-il, on aime à prêter à ses semblables des sentiments d'humanité.

—Ce n'est pas mal, répliquai-je, et je lui tendis la main qu'il serra avec une larme dans les yeux.

—Voulez vous me permettre de vous raconter en quelques mots mon histoire?

—Faites; je l'écouterai avec intérêt, ou tout au moins avec attention.

Ma partie de pêche risquait, pour ce jour-là, d'être écourtée. Je priai mon compagnon de préparer les lignes, lui promettant de le rejoindre dans un instant.

Ce malheureux nous le m'inspirait de la sympathie. Pourquoi? Je n'en savais trop rien. Mais, sous cette défroque de vagabond, se cachait un homme bien élevé, ayant vu des jours meilleurs et méritant, peut être, de les revoir. Je lui fis signe de parler.

* * *

J'avais à Lyon une maison de commerce, me dit-il; j'étais marié et père d'une fillette de dix ans, belle comme les amours. Mes affaires allaient à ravir; je figurais parmi les heureux du négoce et les membres de la bonne société de la ville.

Mon ménage était un petit paradis où je coulais des jours tranquilles, entre une femme aimante et une enfant que j'adorais. Mes heures étaient teintées de joie.

Bien que jeune encore, je prévoyais la possibilité de quitter le commerce. Dans mes projets de retraite, j'avais jeté les yeux sur un bien de campagne qui réunissait à tous les charmes champêtres l'avantage précieux de la salubrité;—détail sur lequel j'avais beaucoup insisté, ma femme étant affligée d'une santé délicate.

J'avais déjà vu le propriétaire et ajourné à l'année suivante la conclusion de l'achat. Je touchais donc à la fin de ma carrière active, et j'allais paisiblement jouir du fruit de mes travaux, lorsqu'un de mes amis, s'occupant de finances, me fit une proposition.

—"Mon cher Bouvet, me dit il, ce n'est pas d'aujourd'hui que datent nos relations d'affaires, et je crois avoir toujours agi de façon à l'inspirer confiance.... Est-ce vrai?"

—Parfaitement!

—"Eh bien! je viens mettre à l'épreuve la sympathie que j'ai fait naître dans ton cœur d'ami de vingt ans.

"Tu sais que, très chanceux dans mes opérations, j'ai réuni une assez grosse épargne; mais mes capitaux sont, à l'heure actuelle, engagés jusqu'au dernier sou. Cependant, je vois se dresser devant moi une transaction superbe et qui m'assure des bénéfices considérables. Ce serait le couronnement de ma vie financière. Elle me permettrait de vivre de mes revenus, à ton exemple, et de continuer dans le repos nos excellents rapports.

"Il s'agit d'une mine d'argent au Brésil. L'exploitation donne de très beaux rendements. Elle est à vendre. On en demande cinq millions. Déjà quatre millions sont prêts. On compte sur moi pour le cinquième. Malheureusement, comme je viens de te le dire, mon avoir n'est pas disponible. On accepterait des billets, mais endossés d'une bonne et solvable signature. J'ai pensé à toi.

"Ces billets, je les paierai par anticipation, à la rentrée de mes prêts. Je les paierai, c'est certain.... je t'en donne ma parole d'honneur, à laquelle je suis toujours resté fidèle.

"Ton endossement ne serait donc qu'une simple formalité. Tu ne courrais aucun risque, et tu m'aiderais à compléter ma fortune,—mais non à titre gracieux, car je compte te réserver sur mes profits une part qui te mettra en mesure d'arrondir tes économies."

Telle est la proposition que me fit mon vieil ami Dollu. Je demandai à réfléchir. Je me rappelai qu'un vieux négociant me disait, sous forme de maxime: "Lorsqu'on endosse des billets, il faut toujours être prêt à les payer." Mais, d'autre part, Dollu, depuis des années, avait si bien su capter ma confiance, que je crus, comme il me le disait, ne courir aucun risque,—et je signai.

* * *

Deux mois après j'apprenais que ce misérable allait être déclaré en faillite, et qu'il avait quitté la France! Les billets endossés par moi retombaient à ma charge.... J'étais ruiné!

Ma première pensée, dans mon désespoir, fut pour le suicide. Mais j'avais ma femme et ma fille! Allais je les laisser seules, sans protection, aux prises avec la misère? On est lâche de déserter dans la vie son poste de combat et d'abandonner les siens dans la peine.

Pauvre femme! Elle ignorait encore ma faute impardonnable, et je n'osais lui en faire part. Lorsque, le soir, elle m'embrassait, je détournais la tête pour dissimuler ma douleur.... Ah! si avant de me compromettre, je l'avais consultée, je n'aurais pas commis cette erreur maudite!.... Elle était si gaie de mon projet de retraite! "Que nous serons heureux!" me disait-elle.

Enfin, je dus finir par lui faire l'aveu de la catastrophe. Ma révélation, que j'essayai pourtant d'adoucir le mieux que je pus, produisit une crise au bout de laquelle je crus voir la mort immédiate. Déjà affligée d'une santé chancelante, ma femme fut accablée par ce malheur imprévu et devint gravement malade. Elle se coucha pour ne plus se relever. Le coup avait été fatal.

Elle mourut le même jour où, après avoir saisi tous mes biens, on les mit en vente. Elle ne devait pas survivre à notre ruine, et je perdais, à la fois, ma fortune et ma femme bien-aimée!

Je restai seul avec ma fille, désorientée, l'esprit perdu, ignorant ce que j'allais faire, me demandant ce que j'allais devenir. Cet état d'anéantissement dura huit jours.

J'appris que Dollu avait fui aux États-Unis. Dans mon indignation, je résolus de me mettre à sa poursuite et de lui faire rendre gorge ou.... de le tuer, et de tâcher de refaire en Amérique la fortune qu'il m'avait volée.

Je menai ma fille chez ses grands parents; je réunis quelques débris de ma prospérité détruite, et je pris le transatlantique pour New York.

Dans cette grande ville, la découverte n'était pas aisée. Je fis porter mes recherches sur les hôtels et les cabarets français. Personne ne connaissait Dollu; mais il avait dû changer de nom, évidemment. Je décrivis sa personne. On m'apprit qu'un individu qui répondait à ce signalement et se donnait le nom de Dacibr, avait fait un court séjour en différents endroits.

Pour changer ainsi de logement, il ne devait pas se sentir en sécurité. Dans le dernier hôtel où je me présentai, on m'informa qu'il avait quitté New York pour le Sud et que l'on croyait savoir qu'il s'était donné pour objectif la Nouvelle-Orléans.

* * *

Je pris immédiatement le train du Sud par Washington, où j'arrivai le matin. Je m'étais endetté pour mon siège. Par raison d'économie, je m'étais privé de *Sleeper*. En ouvrant les yeux; je m'aperçus qu'on m'avait pris, dans la poche intérieure de mon habit, mon portefeuille où j'avais, outre mon argent, mon billet de voyage et le jeton de ma malle.

Il me restait à peine, dans une autre partie de mon vêtement, cinq dollars en menue monnaie, que je réservais pour mes frais de bouche.

Je vous laisse à deviner mon chagrin et mon embarras. Que faire? Rebrousser chemin vers New York? Je n'y pensai pas; je voulais atteindre le misérable Dollu qui avait, en me dépouillant, causé la mort de ma chère femme. Je voulais aussi retrouver ma malle qui sans doute m'attendait à la Nouvelle-Orléans.

Aidé de l'itinéraire du chemin de fer, j'entrepris de faire à pied le reste de la route. Treize à quatorze cents milles de trajet! La tâche était gigantesque; mais elle ne me sembla pas dépasser mes forces stimulées par mon espoir de vengeance.

Et puis, ne parlant pas l'anglais, (détail qui m'attira sur la route les plus grands embarras) la Louisiane paraissait m'offrir des facilités commerciales que je ne trouvais pas dans les Etats américains du Nord.

Je me suis donc mis en route, et j'ai parcouru huit à neuf cents milles sans accidents dignes de remarque, vivant de pain et d'eau, parfois additionnés d'un peu de soupe, couchant dans les granges ou à côté des rails au milieu des herbes ou des broussailles, mais suivant toujours la voie ferrée, en me raidissant de toute mon énergie contre la fatigue.

A Danville, je demandai la permission de monter, à titre gracieux, dans un train de frêt. On me la refusa brutalement. D'ailleurs, je crois bien que je ne fus pas compris.

Dans l'Alabama, je fus arrêté, vers le soir, en pleine campagne par deux nègres qui me terrassèrent, me mirent le linge dans l'état où vous le voyez, et me prirent le peu d'argent qui me restait, —environ deux dollars.

Heureusement, à Montgomery, un Israélite français voulut bien me faire l'aumône d'un dollar et me souhaiter bon voyage en m'indiquant le chemin que je devais suivre.

Enfin, me voilà après d'autres aventures assez désagréables dont je vous fais grâce pour ne pas abuser de votre temps.

Il y a près d'un mois que je suis parti de Washington, et j'arrive à la Nouvelle-Orléans sans autre ressource que ma malle, qu'on voudra, j'espère, me livrer en me faisant identifier par le consul.

Je dînai au malheureux quelques sous pour attendre le train qui ne devait pas tarder à passer. J'y ajoutai quelques bons pour une modeste pension de la rue Toulouse. Je lui promis de le revoir à mon retour et de le recommander à l'Union Française.

Nous étions au milieu de nos plus grandes chaleurs. Je prévis pour mon protégé de rudes moments. Je l'en avertis. Il me dit qu'après tout ce qu'il avait souffert, il ne craignait rien.

Trois jours après, je rentrai en ville. J'allai m'informer de lui. On me dit qu'on l'avait trouvé mort dans son lit, et que le Coroner l'avait fait enterrer.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LE BERCEAU.

I

M. et Mme Desmoulins avaient quitté le bal vers trois heures, lui grommelant et somnolent, elle résignée, avec un pli de dédain entre ses beaux sourcils noirs. Dans le fiacre qui les emportait, par les rues gluantes et miroitantes, Louis Desmoulins n'avait pas cessé ses doléances sur la nécessité d'aller au bureau le lendemain. Ses rancunes de petit employé pauvre s'étaient exhalées en sarcasme contre le demi-luxe de ce bal bourgeois où son patron, le père Morin, les avait invités, sa femme et lui, pour faire nombre. Cette mauvaise humeur, faite de fatigue, d'envie confuse, d'orgueil froissé, s'exhalait en tirades entrecoupées de jurons. Mais Pauline Desmoulins n'écoutait pas.

Enfoncée dans une somnolence très douce, où passaient les clartés fulgurantes et les brusques éclats du bal, elle interposait la dentelle ramenée sur ses yeux, sur ses joues, sur ses lèvres closes entre le songe mystérieux de ses prunelles et les banales réalités. Le tissu arraché en arrêtait au pas-sage les visions désenchantées et le rêve enfermé, protégé sous cette muraille fragile, brodée de fleurs soyeuses et d'arabesques à jour, s'épanouissait sans contrainte. Pauline prolongeait l'heure enchantée loin de Louis Desmoulins, hors du fiacre cahotant, par delà la nuit pluvieuse.

Mais au seuil de la chambre à coucher, le rêve tomba avec la mantille dénouée. Pauline, en soupirant, rentra dans la réalité coutumière. Entre les vieux meubles d'acajou, les rideaux de reps vert, les murs tapissés d'un papier à fleurs crues, elle redevint "Madame Desmoulins", la femme du caissier de Morin et Cie. Dans cette chambre où tout disait l'économie, la pauvreté, les humbles devoirs de la vie familiale, la blancheur d'un berceau voilé de diaphane mousseline, rafraîchissait l'âme et les yeux,—luxe unique, revanche de la mère sur les humiliations de la femme. Un filet de soie soutenait la nacelle; les rideaux se drapaient comme des voiles fatiguées, pendant au mât tordu qui portait un nœud d'azur à son faîte. C'était candide, fragile et doux comme l'enfance.—Mais, ce soir-là, Pauline ne souriait pas au berceau.

Pourtant, par habitude, elle voulut soulever les mousselines. Louis Desmoulins s'interposa:

—Laisse donc, elle dort.... la femme de ménage a veillé près d'elle.... Elle n'a besoin de rien ....et si la lumière la réveille, nous aurons une scène, des cris ....Je suis éreinté, moi.... Si tu crois que le bal m'amuse!....

La jeune femme laissa retomber le rideau. Son mari était au lit, déjà, la tête tournée vers la muraille. Debout devant la cheminée, entre les bougies flambant haut, elle détachait ses modestes bracelets, lentement, toute au regret de quitter sa parure. Ses gants ôtés, elle se contempla une fois encore, avant d'enlever sa robe de bal, sa robe de satin blanc, faite avec la toilette des noces.... Songeuse, elle se regardait.... Grande, svelte, la chair fine et mate, la petite tête correcte et fière sous la couronne des cheveux noirs, les yeux clairs, changeants, pailletés comme l'eau des rivières, où joue le soleil dans les remous, le cou long et sans pli, la gorge menue.... elle était belle—et si Louis Desmoulins l'avait oublié, d'autres, cette nuit-là, avaient murmuré aux oreilles de Pauline l'éloge, délicieux à entendre, de cette jeunesse en fleur.

Et ses yeux envoyaient au gracieux fantôme du reflet un adieu doux comme une caresse. Pauline acheva de se dévêtir. La bougie éteinte, elle voulut dormir, très lasse; mais en vain ferma-t-elle les paupières.

Les souvenirs l'assaillaient plus violemment que dans la demi nuit du fiacre; les visages se précisaient sur fond noir, les sensations ressuscitaient plus vives, les idées s'enchaînaient avec une logique impitoyable.... et Pauline Desmoulins écoutait son cœur.

II

Elle revivait sa jeunesse de fille pauvre, affinée par l'éducation, les lectures hâtives, le théâtre, et cette atmosphère parisienne qui hâte la floraison des âmes féminines, vite écloses, vite séchées, comme ces charmants lilas malades fleuris dans les serres d'hiver.

Elle s'était mariée à dix-neuf ans, en pleine crise sentimentale, éprise de l'amour plutôt que de l'époux. Vite déçue, elle s'était résignée sans effort, appréciant les qualités d'honnête comptable que l'employé de chez Morin apportait dans la vie conjugale. Il était patient et travailleur, suffisamment affectueux et dépourvu de cette sensibilité exquise, charme et tourment des êtres d'amour; également incapable de la trahir et de la conquérir tout entière, il ressemblait à des milliers d'époux sans reproches, aussi bien que sans attrait, qui ont permis aux psychologues professionnels d'établir de spécieuses distinctions entre l'amour conjugal et l'amour sans épithète. Pauline Desmoulins ignorait la psychologie, heureusement. C'était une âme simple mais fine, droite mais passionnée, un peu trop romanesque peut être, mais nullement perverse et défendue par ses préjugés mêmes, élevés à la hauteur de principes moraux.

L'enfant était venu—l'enfant orgueil des heureuses, revanche des méprisées, unique poésie, unique passion de ces existences obscures qui n'ont reflété que le mirage de l'amour. Cependant près du berceau, un roman sur les genoux, Pauline sentait tressaillir encore, au plus profond, au plus secret de son cœur, la chimère de sa jeunesse.

III

Des années avaient passé... Et voilà qu'un homme traversait l'étroit horizon où se complaisait la pensée de la jeune femme. Aperçu cinq ou six fois aux jours de Mme Morin, rencontré par hasard au théâtre, il appartenait, celui là, à l'élite des privilégiés affinés et durcis par la vie élégante, les sensations d'art, le goût curieux de la femme. Pauline incarnait en lui le type éternel de l'amant, rêvé dès l'adolescence, entrevu au hasard des lectures; ce qu'il valait, ce qu'il pouvait, ce qu'il était, elle l'ignorait tout de cet homme. Mais au piège de séduisantes et redoutables apparences, son imagination oisive s'engluait chaque jour un peu. Cette nuit même, pendant une valse où il l'avait sentie plus molle, plus abandonnée dans ses bras il avait risqué une déclaration plus précise et une vague demande de rendez-vous restée sans réponse....

....Louis Desmoulins dormait toujours. Pauline songeait, les yeux grands ouverts dans la nuit. Le choc de l'aveu reçu, ébranlant son âme, détachait l'honnête et fragile illusion de bonheur qui couvrait le vide de sa vie, comme une couche de plâtre les crevasses d'un mur. Elle apercevait en elle-même la créature délicate égarée dans un milieu vulgaire, l'amoureuse que des miettes de tendresse banale navaient pu rassasier, l'imaginative condamnée à l'éternel monologue de ses rêves, de ses ennuis, de ses désirs.... On l'avait donc trompée en lui disant que l'amour des romans est une chimère, qu'il n'est pas d'autres baisers que les froids baisers ponctuels du matin et du soir, que les poètes ont inventé les larmes et les délires qui jettent les amants aux bras l'un de l'autre, cœur à cœur?

Oh! vivre!.... vivre!.... Toute l'obscure volonté qui oriente invinciblement vers le bonheur les pauvres âmes humaines, la révolte de l'âme et de la chair contre le devoir accepté trop tôt et mal compris s'exhalèrent en un profond sanglot qui secoua la gorge de Pauline.

Elle mesurait enfin sa solitude, elle pleurait sa jeunesse, ses puissances d'amour et de félicité à jamais stériles. Et soudain, dans la nuit de ses yeux clos et de son âme troublée, un éclair fulgura: ses larmes se tarirent; elle se roidit dans une résolution farouche, décidée à tenter le jeu terrible, à risquer son repos et son honneur, mais à vivre, à vivre!

Lentement, Pauline ouvrit les yeux....

La chambre était toute noire. Pas un cri, pas un souffle, pas le roulement de lointain chariot. La nuit, l'océan sans remous des ténèbres où sombrent les volontés, où nage le peuple chimérique et multiforme des désirs, des terreurs, des cauchemars, le mystique océan où la peur et l'amour ont établi leur empire.

Mais soudain, du fond de cet abîme où roulait Pauline, inconsciente, dans le vertige et la volupté de l'ombre, une blancheur parut, très vague, sans forme précise, comme noyée dans la nuit... Le crépuscule de l'aube naissait derrière les vitres confuses....

Quelques instants passèrent... Sans comprendre, Pauline regardait....

La forme blanche se dessina, s'affirma, changea de l'ombre ambiante comme une barque immobile sur le nocturne océan. Elle semblait monter, voguer, avec sa nacelle de soie, ses rubans bleus comme l'espérance, ses voiles de mousseline où flottait une âme dans le petit souffle d'un enfant.

Et la mère pleura....

Cependant les ténèbres refluaient devant le jour, emportant sous leurs vagues le limon de vains désirs, les épaves des mauvais rêves.... Elles s'évanouirent dans le coin le plus reculé de la chambre et le berceau demeura, stable et visible, barque de rêve abordant sur le ferme sol de la réalité, portant la vertu, le bonheur, l'innocence, le mystère d'un avenir.

Et sur le mât tordu le nœud d'azur flottait tel un pavillon de victoire.

MARIEZ-VOUS.

C'est un tout petit homme
De trois pieds seulement.
Mais pas vilain, en somme.
Brun naturellement.

Car il est d'Italie.
Fils de roi, roi demain,
Sauf accès de folie
Chez le peuple romain.

Mais faut-il bien qu'un homme,
Dès l'instant qu'il est droit,
Ait six pieds pour que Rome
En fasse un très grand roi!

Est-ce à la taille, au mètre,
Comme un beraughier,
Que l'on mesure un maître
Royal et singulier?

Un nabot par la taille,
Mais héros par le cœur,
Souvent dans la bataille
Se fait géant vainqueur.

Napoléon lui-même
Grandissait, devenait
Merveilleux et suprême,
Quand le canon tonnait.

César, homme de guerre
Aussi, grand orateur
Et chauve, n'avait guère
Que cinq pieds de hauteur.

Disons plus, les grands hommes
Sont petits sans leurs noms,
Et plus petits nous sommes,
Plus grands nous devenons.

L'homme est tout dans sa tête,
Et le proverbe dit
"Homme grand, grande bête,"
—Proverbe du Midi.

Ainsi, le petit prince
De Naples, futur roi
De la grande province
Sur laquelle il a droit

Et qu'on nomme Italie,
Fait très prochainement
La joyeuse folie
Qu'on fait communément.

Étant du reste, en âge,
Il va, comme beaucoup,
Se mettre, en mariage,
La douce corde au cou

Car la corde aimirable
De deux bras gracieux
Est la chaîne adorable
Qui vous enchaîne aux cieux.

Aux cieux! ... La fiancée,
Née au Monténégro,
Est grande, est élancée,
A deux mètres de haut.

Mais la princesse Hélène
Est, malgré sa grandeur,
Bien loin d'être vilaine,
Sans grâce et sans candeur.

Et quand son petit homme
Avec elle entrera
Dans la ville de Rome,
Léon les bénira.

J. G.

Aux Pyrénées.

—Suite—

Avant de retourner à Pau, où nous irons visiter la Caserne et la Bibliothèque, promenons-nous, un instant, dans la vieille cité des évêques du Béarn. Lescar est situé sur une colline assez haute. Ses maisons s'étagent tout le long du côteau, et vont s'éparpiller dans la plaine, jusque sur la route nationale. La ville est divisée en deux parties; la haute et la basse ville, séparées par un ruisseau, le Lascourre, d'où vient le nom de Lescar, *Urbs Lascurrensis*.

Cette ville a été construite sur les ruines de l'antique *Beneharnum*, dont l'histoire se perd dans la nuit des temps. On prétend que c'est du mot *Beneharnum*, qu'on a tiré le nom de Béarn. Quoiqu'il en soit, et, d'après des fouilles faites dans ces dernières années, l'origine de cette ville remonte aux époques les plus reculées. Il y a une quinzaine d'années, un paysan qui labourait son champ, rencontra, sous sa charrue, une résistance inaccoutumée. Intrigué, il creusa un trou profond, et mit à découvert une magnifique colonne en marbre, de plus de deux mètres de hauteur, et admirablement bien conservée. Ce paysan, qui n'était autre que le maire du village, fit part de sa découverte à l'administration préfectorale. Des experts furent envoyés sur les lieux. Les fouilles furent faites sous la direction de la Société archéologique du Béarn. On était tout simplement en présence des ruines d'un magnifique palais romain, dont on reconstitua facilement le plan, grâce aux fondations parfaitement intactes. On trouva des armes et une pierre sculptée, où, d'une inscription effacée, se détachaient ces mots: "*Rom....litum.*" Les archéologues ont reconstitué cette phrase comme ils ont voulu.

Il est hors de doute que cette ville de Lescar est, sinon la plus ancienne, du moins une des plus vieilles du Béarn. C'est, aujourd'hui, une bourgade sans importance, sans commerce, sans industrie. Tous ses habitants sont des paysans, presque tous fort aisés, mais tous foncièrement honnêtes et hospitaliers. Trois monuments seulement méritent une visite du voyageur: l'École Normale des instituteurs, l'ancienne Cathédrale et les ruines de l'Evêché.

* * *

Traversons la rue, et nous voilà dans l'École Normale. Le portail rappelle un peu celui de l'Elysée de Paris. Voyez vous, là-haut, cet écusson, taillé dans le marbre, où l'on aperçoit des éraflures, qu'on dirait faites avec une lime? Il y avait là une inscription religieuse, que l'on a fait disparaître au temps des guerres de religion.

L'homme a la prétention d'être la créature la plus perfectionnée de l'Univers. Cela est vrai, lorsqu'il est inspiré par de nobles sentiments. Mais, quand il est livré à ses passions mauvaises, il descend, bien souvent, au-dessous de la bête brute, inconsciente.

Peut-on, en effet, excuser chez l'homme, cette folie de destruction qui le pousse à porter une main criminelle sur des monuments religieux, témoins muets de nos grandeurs passées? Les religions ont droit au respect de tous, lorsqu'elles sont basées sur la foi sincère, sur l'honnêteté, sur la justice, sur le respect de soi-même et sur l'amour de l'humanité. Ce roi de France tué, net sur les protestants du haut de la balustrade du Louvre, fut un vulgaire assassin: les protestants qui jetèrent les moines (*loos aspéras*) du haut du pont d'Orthez furent des monstres. Chaque croyance a ses détracteurs; chaque religion a ses martyrs! Ah! ce fut une bien sombre époque pour la France, que celle des guerres de religion! Luttes fratricides, que l'histoire, cette éducatrice éternelle des générations ne saurait trop flétrir!

L'École Normale était, autrefois, une maison d'éducation tenue par les pères de l'ordre des Barnabites. C'est un superbe édifice surmonté d'un dôme d'une élégance remarquable. Il est admirablement bien conservé. Seule, la chapelle a complètement disparu. Il n'en reste que les ruines d'un portail, sur lequel ces quelques mots se détachent d'une inscription effacée "*ad templum sanctum tuum.*" L'établissement est immense. Les salles sont admirablement disposées. Examinez attentivement ce laboratoire de chimie, de physique et d'histoire naturelle. On enseigne, à l'École Normale, les lettres, les sciences physiques et mathématiques, les arts. Ce n'est pas une petite affaire, que d'être admis à l'École Normale! L'admission a lieu par concours. Le nombre des élèves est limité à soixante, qui sont divisés en élèves de 1ère, 2e et 3e année. C'est donc vingt élèves seulement qui peuvent entrer chaque année à l'école. Il se présente jusqu'à deux cents candidats pour vingt places. C'est vous dire que, s'il y en a beaucoup d'appelés, il en est bien peu d'élus.

Presque tous ces jeunes gens ont déjà, en leur possession, leur brevet d'instituteur en entrant à l'École. Ils peuvent donc trois années à préparer leur brevet supérieur, tout aussi difficile, sinon davantage, à enlever, que le diplôme de Bachelier ès lettres ou ès sciences.

Ce n'est pas tout. Pour pouvoir obtenir un poste d'instituteur, il faut encore, en dehors du brevet supérieur, être muni du certificat d'aptitude pédagogique. Les professeurs des Ecoles Normales sont des hommes remarquables par leur talent. Autrefois, les jeunes gens munis de leur brevet supérieur, pouvaient, par décision académique, être désignés pour les fonctions de professeur d'École Normale. Il n'en est plus ainsi, aujourd'hui. Deux écoles Normales supérieures ont été créées pour la préparation de l'examen au professorat; l'une, pour les jeunes gens, à Cluny, l'autre, pour les demoiselles, à Fontenay aux-Roses. Après un cours de deux ans, un dernier examen confère le titre de professeur. Du train où vont les choses, d'ici quelques années, la carrière de l'Enseignement deviendra inabordable, en France.

Venez voir un peu le Gymnase. On attache, avec raison, une grande importance, aux exercices de gymnastique. C'est le moyen de résoudre le problème, *mens sana in corpore sano*. En somme, vous voyez que la République ne néglige rien pour l'instruction populaire. Elle donne à l'instituteur un situation modeste, mais indépendante, avec la perspective de la retraite, qui met les vieux jours à l'abri de toute surprise de la mauvaise fortune.

* * *

Prenons ce couloir qui va nous conduire directement à l'École Primaire, qui est une des dépendances de l'École Normale. La direction de l'École est confiée à un professeur, assisté de trois élèves normaliens qui sont changés toutes les semaines. En entrant dans cette salle, je ne puis m'empêcher d'éprouver une profonde émotion. C'est là, sur ces mêmes bancs, que tout petit enfant, j'ai appris les premières lettres. Depuis ces souvenirs sont lointains! Comme la vie passe, rapide! Je ne sais pourquoi, à l'aspect de cette école, de cette grande cour, ombragée de beaux tilleuls, où je prenais mes ébats avec mes petits camarades, les uns perdus de vue, les autres, à jamais disparus, ces belles strophes de Victor Hugo, me reviennent à la mémoire:

D'autres, vont maintenant passer où nous passâmes.
Nous y fumes heureux d'autres vont y venir.
Et le songe charmant que rêvèrent nos âmes
Ils le continueront sans pouvoir le finir.
Car, personne, ici bas, ne termine, ou n'achève,
Même pour les plus saints, même pour les meilleurs
Nous nous réveillons tous au même endroit du rêve.
Tout commence ici bas, et tout finit ailleurs."

Remarquez, je vous prie, la richesse de cette salle d'École, sous confort, son élégance, la beauté de ces cartes géographiques, s'étalant sur les murs. La République, vous le voyez, fait grandement les choses. Ce luxe, que vous voyez dans cette école, vous le retrouverez jusque dans les écoles des plus petits villages. Le gouvernement jette les millions sans compter pour l'instruction primaire. C'est par l'instituteur, qu'il a régénéré la France. Aussi bien, lorsque la République embrasse d'un regard, toutes ces écoles dont le sol est hérissé, qu'elle voit tous ces petits bonshommes, écoutant, dans un solennel silence, le maître faisant son cours d'éducation civique, elle peut être fière de son œuvre. Elle peut aujourd'hui constater combien est vraie cette parole, prononcée jadis par un homme célèbre: "Tous les épis qui poussent en France sont républicains." Et, s'il existe encore quelques récalcitrants rêvant l'assaut des lois, ou le rétablissement d'un autre système de gouvernement, elle peut leur montrer tous ces enfants, penchés sur nos beaux livres d'éducation nationale et leur dire: "Acceptez donc les faits accomplis. L'avenir est à moi."

Vous savez, n'est-ce pas, que l'instruction primaire est obligatoire en France. Les absences, sans excuses, sont l'objet, pour les parents, la première fois d'une réprimande, la seconde d'une amende, et même de la prison, si la loi n'est pas observée. On ne plaisante pas sur ce chapitre. On a raison. Si tout le monde ne peut pas laisser la fortune aux enfants, du moins, peut-on leur laisser l'instruction, avec laquelle ils peuvent se débrouiller, au milieu des difficultés de la vie.

Gravissons maintenant cette côte presque à pic. Ce sombre monument, à l'aspect rébarbatif, que vous voyez en haut, c'est l'Evêché. Passons sous ce portail, et nous avons, devant nous, la vieille cathédrale. Allons la visiter; nous retournerons ensuite examiner attentivement ce qui reste de la résidence de nos anciens évêques.

YAN DE LESCA.

A suivre.

PETITES VERITÉS.

Le poison le plus subtil est distillé par la langue de l'homme un mot suffit pour empoisonner un peuple.

Si nous nous appliquions à corriger nos défauts et à supporter ceux d'autrui, nous rendrions l'amour et l'amitié éternels.

---

pauvres gens que je vais faire souffrir.... Mon Dieu! que ma tâche est pénible...

Comme je suis malheureuse à la pensée du trouble affreux que je vais jeter dans l'âme de cette femme!....

Mais il le faut, il le faut!.... Georges ne doit pas jouir insolemment de son crime.....

Où serait la justice alors?....

Il doit être puni.... il le sera bientôt....

Aussi vite qu'elle put, Mme Carrey expédia son inspection.

Elle déclara que la propriété lui plaisait, qu'elle allait en conférer avec les acquéreurs, et rendrait réponse....

Puis elle fila, regagnant Chancenay.

Tout cela lui avait pris pas mal de temps: c'est à peine si elle arriverait pour sept heures à l'auberge.

Lorsqu'elle y fut parvenue, Lucie tomba assommée sur une chaise.

Elle n'en pouvait plus de lassitude.

Très vite elle dîna, puis aussitôt monta se mettre au lit.

Pour cette Parisienne peu accoutumée aux longues marches, cette course de plusieurs heures était un véritable tour de force.

C'est avec un réel sentiment de satisfaction qu'en se couchant Lucie pensa au sommeil.

Elle allait dormir, elle le sentait, et ce serait la première fois depuis bien des jours.

Le lendemain, voici ce qu'elle se proposait de faire:

Sachant que le pseudo-Pélissier-Lagarde faisait chaque jour une promenade en voiture, Lucie en profiterait pour se rendre au château, et, en l'absence du maître, demanderait Mme Pélissier-Lagarde.

Puisque le châtelain passait devant le chalet de la Mourette, en montant à Lignerol, Mme Carrey s'informerait, sans paraître y attacher d'importance, si la brave femme l'avait vu....

Si oui elle continuerait sa route, sinon elle attendrait au lendemain.

—Oui, objecta pour elle-même la jeune femme, oui, mais s'il est sorti sans passer devant le chalet, je perdrai un jour inutilement.

Il peut très bien suivre une autre route, diriger sa promenade dans un autre sens....

Tant pis! j'aime mieux attendre que m'exposer à être rencontrée par lui....

Oh! mais! et Kâlouth que j'oubliais.... cet Indou ne doit pas vivre loin de son maître, son complice.... ils ne peuvent se séparer sans doute les deux misérables.... Ah! celui-là, tant pis ma foi!.... Je demanderai Mme Pélissier-Lagarde, je lui parlerai; si je le rencontre ensuite peu m'importe, les choses seront faites....

D'ailleurs je me voilerai soigneusement.

IV

La femme du garde forestier, la Mourette, avait raison: on n'était pas heureux à Lignerol....

Il semblait que pour toujours le bonheur eût quitté la demeure.

En apparence rien de changé; la vie continuait tranquille et calme, égayée par le rire des enfants, ces êtres insoucieux, légers, pour qui aucun chagrin ne dure, aucun deuil n'a de lendemain....

Le père Pélissier ne parlait jamais de son fils Georges.

Huit jours durant il l'avait pleuré, il s'était comme anéanti dans sa peine....

Puis ses larmes enfin cessèrent de couler, il s'apaisa, reprit ses habitudes un moment interrompues et ne prononça plus le nom du défunt.

On évitait de causer de cela devant le vieillard afin de ne pas raviver sa douleur.

Mais le père Pélissier n'avait plus son rire communicatif....

Il prononçait à peine de temps en temps quelques vagues paroles, —lui si loquace autrefois,—et il se cassait chaque jour un peu plus....

Cette mort qui était venue, brutale, lui voler son fils en pleine jeunesse, semblait l'avoir aussi un peu frappé....

Jacques,—il nous faut bien le nommer ainsi maintenant.—Jacques aussi avait beaucoup changé, de l'avis unanime.

Le joyeux garçon de jadis, toujours d'humeur égale, si charmant, si communicatif, si en dehors, s'était transformé en un être morose, à la physionomie uniformément sombre et rêveuse.

Jacques si amoureux de grand air, de longues promenades en forêt s'enfermait maintenant chez lui des heures entières.

Jacques, si tendre avec sa femme, si amoureux encore qu'il l'embrassait dans tous les coins, Jacques ne la voyait guère qu'aux heures des repas, lui baisait cérémonieusement la main, osait à peine porter les yeux sur elle, et les regards qu'à la dérobée il lui jetait étaient bien bizarres....

Tantôt tristes, presque suppliants, tantôt furieux.

—Monsieur a reçu un fameux atout à la mort de son frère, disait-on à l'office: ce n'est plus le même homme, du tout, du tout...

—Bah! cela reviendra! répondait Kâlouth à l'intendant lorsque celui-ci, se faisant l'idole des domestiques, se plaignait d'une transformation aussi soudaine....

Voyons, monsieur Florent, vous savez bien que M. Pélissier-Lagarde adorait